

LA MAISON DE RETRAITE

Je m'appelle Didier. Je viens de fêter mes quatre-vingt-quatre ans et, si je ne suis plus très mobile, j'ai conservé toute ma tête.

Nous célébrons aujourd'hui le troisième anniversaire de mon arrivée dans cette petite maison de retraite. Ma chambre, avec son cabinet de toilette bien aménagé et sa grande baie vitrée, me convient parfaitement. Les portes sont suffisamment larges pour me permettre de les franchir sans difficulté avec mon fauteuil roulant, car je bénéficie depuis peu d'un « deux roues » pour mes déplacements.

Nos journées sont rythmées par les repas, les ateliers, les temps de repos et la « mise à l'air », c'est-à-dire lorsque l'on nous « aère » dans le jardin aux plantes rabougries et à la pelouse jaunie. Le dernier platane (les deux autres ont été récemment coupés pour libérer un espace où le nouveau Directeur peut garer sa voiture) fait de son mieux pour nous offrir un peu d'ombre, mais, tout seul, ne peut lutter contre le soleil de Provence. Heureusement, le chant des cigales berce encore nos siestes. Pour atteindre ce petit coin de « verdure », ils nous font descendre par l'ascenseur/monte-charge. René, l'artiste du groupe, a modifié le panneau : ce n'est plus « *Peut contenir 8 personnes* », mais « *Peut contenir 2 fauteuils ou 4 déambulateurs* ». Pour nous occuper, différents ateliers sont proposés : le macramé, le tricot, le découpage (avec ciseaux à bouts ronds), et la peinture. Aussi, lorsque René nous a dit vouloir repeindre sa chambre, nous nous sommes tous inscrits à l'atelier peinture. L'animatrice est enchantée du succès rencontré et de notre assiduité... À chaque séance, nous prélevons un peu de gouache que nous remettons à René. Il commencera les travaux dès qu'il en aura un stock suffisant.

Le long couloir qui conduit à la salle des repas est notre terrain de sport préféré. Lorsque le personnel prend sa pause (parfois interminable... mais c'est pour nous un moment de liberté) nous y organisons des courses. Des courses de différentes catégories : « les valides », « les appareillés », « les motorisés » et « les trots attelés », mais nous n'allons pas jusqu'à faire des courses avec handicap, comme le suggérait Paulo, turfiste acharné. De toute manière, les handicaps ici nous connaissons : tous les pensionnaires en ont au moins un !

Les « valides » sont ceux qui peuvent se déplacer sans aide (ou simplement des béquilles). Ils ne vont pas très vite, ni non plus très droit, mais tous ont à cœur d'arriver premier. Gégé, lui, ne pourra jamais gagner : il doit chaque fois s'arrêter pour faire une halte aux toilettes. Et vu le temps qu'il y passe... il en ressort juste pour assister au départ de la course suivante ! S'il veut triompher un jour, il faudra qu'il accepte l'idée de mettre ses couches !

Les « appareillés » sont ceux qui utilisent un déambulateur : bipieds, trépieds, tous les modèles sont admis. Il y en a même certains qui sont customisés... Le plus beau est celui de Mamie Paulette, avec des roses et des œillets en crépon récupérés sur les tables lors du dernier banquet de fin d'année. Celui de Mamie Jacqueline est trop décoré à mon goût, avec toutes ces cartes postales de Lourdes collées sur les montants, et une grande photo de Bernadette. Elle envisage de faire bénir son déambulateur lors du prochain passage du curé. Lorsque nous lui avons fait remarquer que celui-ci ne serait peut-être pas d'accord, elle nous a répondu : « On bénit bien les motos ! ». Quoi qu'il en soit, tant qu'elle s'obstinera à ne pas attacher ses bas de contentions, ils descendront sur ses chevilles et, comme chaque fois, elle se prendra les pieds dedans... C'est comme Mamie Lucie, coquette comme pas deux ! Mais à vouloir courir avec des talons hauts, elle qui a déjà du mal à marcher avec ses charentaises, il lui sera toujours impossible de gagner.

Tout ceci nous amuse beaucoup, avec le bruit des patins en caoutchouc qui couinent dans le virage, les reflets métalliques des déambulateurs lorsqu'ils

passent sous les néons jaunes de poussière et les encouragements du public. Certains ont même leur fan-club.

Ceux que l'on nomme par dérision « les motorisés », ce sont ceux qui font rouler eux-mêmes leur fauteuil. Parce que les moteurs, vu le montant de nos retraites et le prix de l'essence qui ne cesse d'augmenter, ce n'est pas pour demain. Et ça augmente, c'est vrai, nous l'avons tous entendu à la télévision. Tous... enfin ceux qui ne s'étaient pas endormis avant la fin des actualités régionales ! Donc c'est dans cette catégorie -qui est la mienne- que nous pouvons faire valoir au mieux notre force musculaire. « Étienne est favorisé » a argumenté Bernard, « il a un appareil respiratoire ! » (Il est vrai qu'Étienne se promène toujours avec sa bouteille d'oxygène, le pauvre, sinon il s'étouffe.)

La visière bien en place (*la visière...ou plutôt les lunettes*), arc-boutés sur les roues du fauteuil, nous attendons que Gégé sorte des toilettes : c'est lui qui est chargé de donner le départ. La dernière fois, il a tellement tardé que Maurice s'est endormi. Il faut dire aussi que le midi il avait bu, en plus du sien, le verre de vin rouge de Mamie Jeannette ! Lorsque le départ est enfin donné, c'est sous les applaudissements que la course débute. La ligne droite, ça va encore. Mais, arrivés au bout du couloir, lorsqu'il faut faire demi-tour, il y en a toujours qui essaient de tricher. Il n'empêche : j'ai réussi le « coup du chapeau » en gagnant trois fois d'affilée. Cela m'a valu le baiser de Miss Résidence, élue la semaine dernière. Malheureusement, elle avait encore une fois oublié de mettre son dentier ! Et sans son dentier ce n'est plus la même personne !

La course des « trots attelés » est un grand moment ! Pas nécessairement un grand moment sportif, mais un grand moment quand même ! Il faut les voir, assis dans leur fauteuil comme dans un sulky, agrippés aux accoudoirs, hurlant sur celui qui les propulse (*contrairement à ce qui se passe sur les hippodromes, ici on ne tire pas les jockeys, on les pousse !*).

Récemment, Henry a demandé à changer de partenaire. C'est Joseph qui habituellement le pousse, mais sa maladie s'est aggravée : il est de plus en plus désorienté, et la dernière fois il est parti dans le mauvais sens. Il a même failli ramener Henry dans sa chambre ! Il fallait l'entendre s'égosiller : « Mais bon sang de bonsoir de l'autre côté, Joseph, de l'autre côté ! » Nous avons bien ri...

Les repas sont des moments importants de la journée. Les horaires sont toujours respectés affirme le nouveau Directeur... sauf lorsque la cuisine est en retard pour la livraison, ce qui est assez fréquent ! Pour nous faire patienter, car nous, les vieux, nous sommes toujours à l'heure (et moi plus encore : toujours et partout, je suis en avance d'une heure !), le personnel de service ne sait plus quoi inventer : les chants, les petites histoires, les exercices de mémoire.

08h 00 – Le matin, pour le petit-déjeuner, nous avons du pain frais -de la veille-, du café, du lait ou du chocolat. Non pas les trois ! Un jour du café, un jour du lait, un jour du chocolat. La confiture est souvent de la fraise, lorsqu'il en reste au fond du grand pot. Parce que Mamie Jeannette, si elle ne s'aperçoit pas qu'on lui boit son verre de vin, a par contre, vite fait de se faufiler dans la petite cuisine où l'on réchauffe les plats et stocke l'épicerie, d'ouvrir le placard et de se servir de grandes cuillérées de confiture. Nous savons que c'est elle parce que la dernière fois elle avait égaré ses lunettes et avait trempé sa cuillère dans le pot de moutarde... Nous l'avons entendue crier depuis la salle de télévision !

11h 45 – Lorsque l'heure du déjeuner approche, les paris sont ouverts : « Quelles seront les différences entre le menu affiché sur la porte de la salle-à-manger et le contenu de nos assiettes ? ». Mais nous nous moquons un peu de tout ça, car dans l'ensemble nous sommes satisfaits de nos repas de midi.

19h 00 – Par contre, le soir c'est différent. Sous le fallacieux prétexte qu'il est recommandé de ne pas trop manger avant d'aller dormir, les portions sont restreintes. Après le sempiternel bol de soupe de légumes (*épaisse le lundi, un peu moins le mardi. Le mercredi, lorsqu'ils ont encore rajouté de l'eau, ils le baptisent*

« *bouillon clair de légumes* ». *Et pour être clair, il est clair, le bouillon !*), il nous est servi un plat chaud de consistance molle et de couleur beige-marron. Quel que soit le nom qui lui est donné, le goût est toujours le même. Nous ne nous intéressons plus à l'appellation : seule la quantité nous importe. Heureusement que parmi les mamies, celles qui ont eu de la visite dans l'après-midi se sont gavées de gâteaux et de chocolats, et n'ont plus très faim le soir. Leurs pilules, cachets et autres potions suffisent à les rassasier, ce qui nous permet de nous partager leur assiette.

19h 45 – L'heure du coucher. Au bout de quelques instants, après un dernier bruit de lavabo, le calme s'installe. Je perçois quelques ronflements, et parfois dans les couloirs, le trotinement discret de certain(e)s qui se rendent dans une autre chambre, mais le sommeil, peu à peu, nous gagne tous. Et je m'endors avec à l'esprit cette phrase de mon enfance, que les anciens prononçaient à la veille de la nouvelle année, mais que moi je répète chaque soir avant de m'endormir :

« *Se siam pas maï deman, que siguem pas mens.* »ⁱ

ⁱ « *Si nous ne sommes pas plus demain, que nous ne soyons pas moins* »